

Chapitre 16

L'Iliade d'Homère sur la table de Henry David Thoreau

Mais maintenant nous ne sommes qu'une populace. L'homme n'éprouve plus de crainte respectueuse à l'égard d'autrui et son génie n'écoute pas les exhortations à rester chez soi pour entrer en communication avec cet océan intérieur, mais il s'en va au loin mendier un verre d'eau à l'urne d'un autre. C'est seuls que nous devons aller.

Ralph Waldo Emerson¹

¹. Ralph Waldo Emerson, *La Confiance en soi*, Paris, Payot, 2000, p. 110.

C'est à l'âge de vingt-huit ans que Henry David Thoreau décida de mener une existence retirée aux abords de l'étang de Walden. Au cours des deux années qui suivirent, il se consacra principalement à l'écriture dans la rédaction d'un journal. Au fil des pages, il y expose sa vie simple de tous les jours ainsi que les raisons qui l'ont conduit à emménager dans une cabane de pin sur les rives de l'étang. Ces notes rassemblées sous forme de chapitres seront publiées pour la première fois en 1854 sous le titre original : « *Walden ; ou, la vie dans les bois* ». Contrairement à l'indication apportée par le sous-titre (lequel fut supprimé à l'initiative de l'auteur lors de la réédition de l'ouvrage peu de temps avant sa mort), Thoreau n'entendait pas vivre reclus et isolé dans les bois, sans aucun contact avec le monde extérieur. Ce temps d'éloignement, pris pour lui-même, ne relève pas d'un horizon indépassable. Car la démarche de Thoreau ne tient pas seulement d'une quête spirituelle – suggérant une aspiration mystique tournée vers un idéal à refonder – mais étend sa portée à un enseignement de la condition humaine auprès de la nature.

Il habite une cabane qu'il a construit lui-même, sommairement aménagée mais comportant un lit, quelques meubles dont un bureau, ainsi qu'un poêle inséré dans l'âtre aux briques rouges. Ces éléments de confort empruntés au monde civilisé font écho au choix de l'emplacement du logis, à portée de marche de son village natal d'où il peut entendre « le bruit de quelque chariot de voyageur là-bas sur la grand-route » ainsi que « le roulement des wagons de chemin de fer qui transportent les voyageurs de Boston à la campagne »². Thoreau se tient à la lisière de soi et de cette nature sauvage par ce choix de vie solitaire et ces ouvertures soigneusement découpées où s'infiltrèrent l'écriture, les tâches ménagères, la compagnie discrète du monde des hommes. La forme du journal

². Henry David Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois*, Paris, Gallimard, 2008, p. 112-4.

comme genre littéraire ne satisfait pas entièrement à la description de l'œuvre de Thoreau. Bien que la narration suive les changements des saisons, que les pensées exprimées par l'auteur s'agrègent au contact de son environnement immédiat, *Walden* dépasse la posture contemplative du récit et tisse un maillage étroit avec le pamphlet. En effet, Thoreau ne se pose pas en rupture définitive avec ses concitoyens : il est le praticien de sa propre vie (« je suis simplement ce que je suis » écrira-t-il) et entend développer par sa posture anticonformiste une méthode pédagogique, celle de l'auto-instruction³. L'expérience temporaire de l'autosuffisance dans sa cabane sur les rives de l'étang de Walden ne répond en aucune façon à la volonté définitive de s'extraire des codes de la société – tel un ermite – mais participe directement de la philosophie transcendentaliste. Cette pensée qui s'ancre dans l'étude de la nature pour se transposer aux sciences humaines, trouve sa résonance dans *Walden* et son manifeste chez Ralph Waldo Emerson en 1836 :

Pourquoi ne pourrions-nous pas nous aussi entretenir une relation originale avec l'univers ? Pourquoi n'aurions-nous pas une poésie et une philosophie puisées en nous-mêmes et non dans la tradition⁴

Elle est le reflet d'un mode de vie amérindien qui précède les massacres de la colonisation et entretient un profond respect avec la Terre – Mère :

Le vieux Lakota était un sage. Il savait que le cœur de l'homme éloigné de la nature devient dur. Il savait que l'oubli du respect dû à tout ce qui pousse et à ce qui vit amène également à ne plus respecter l'homme⁵

³. Henry David Thoreau fonde en 1838 avec son frère John, une école privée dans la maison familiale de Concord privilégiant discussions et questions aux cours magistraux.

⁴. Ralph Waldo Emerson, *La Nature*, Paris, Allia, 2009, p. 7.

⁵. Standing Bear, chef Lakota, in T.C Mcluhan, *Pieds nus sur la terre sacrée*, Paris, Denoël, 2004, p. 14.

C'est précisément à partir de cette intuition - partagée sans réserve par Thoreau - que *Walden* déborde du simple cadre narratif pour insuffler la désobéissance face aux institutions religieuses et politiques. Car pour Thoreau, la réalisation de l'homme passe par la reconquête permanente de ses moyens d'émancipation, dans l'expérience directe et sans cesse renouvelée de la nature sauvage. La défiance face à un ordre établi et autoritaire n'est donc pas une fin en soi, mais une nécessité engendrée par ce processus de l'individu sur lui-même afin de promouvoir ses capacités d'invention et d'imagination. Telle est la conviction profonde de Thoreau à laquelle il donnera le nom de Lois supérieures (lorsque Emerson parle de Sur-Âme, *Over-Soul*) où communient l'homme et la Nature :

Cet esprit, c'est-à-dire l'Être Suprême, n'édifie pas la nature autour de nous, mais lui donne naissance à travers nous⁶

Cette approche en apparence confuse et mystique nous donne en réalité des outils concrets et puissants pour interroger un état poétique de l'expérience. Car si Emerson a été le théoricien du transcendantalisme, Thoreau en aura été le praticien. Dès les premières pages de *Walden*, Thoreau n'envisage pas de limiter sa démarche à des considérations strictement théoriques, mais il ne se soustrait pas non plus à la profondeur d'une réflexion philosophique :

Être philosophe ne consiste pas simplement à avoir de subtiles pensées, ni même à fonder une école, mais à chérir assez la sagesse pour mener une vie conforme à ses préceptes, une vie de simplicité, d'indépendance, de magnanimité, et de confiance. Cela consiste à résoudre quelques-uns des problèmes de la vie, non pas en théorie seulement, mais en pratique⁷

⁶. Ralph Waldo Emerson, *Op. cit.*, p. 76.

⁷. Henry David Thoreau, *Op. cit.*, p. 18.

Depuis sa cabane, la forêt colporte les bribes de l'activité humaine par les routes et le chemin de fer. Ces échos lointains, ces rappels à la civilisation, s'estompent dans l'épaisseur des bois. Au contact de l'environnement sauvage qui l'entoure, Thoreau rapproche ces fragments issus de l'agitation des hommes de l'expérience naturaliste. Dans le chapitre intitulé « *Bruits* », il écrit :

Le sifflet de la locomotive pénètre dans mes bois été
comme hiver, faisant croire au cri d'une buse en train
de planer sur quelque cour de ferme⁸

Au premier abord, il semblerait que cette posture ambivalente qui s'ancre dans deux univers distincts – que Thoreau tend à faire coïncider – serait des plus précaires pour défricher les contours d'un état poétique de l'expérience. En effet, nous serions probablement enclins à suggérer cet état sous les traits de l'extase, un état d'exception à strictement parler, à la faveur de certaines circonstances poreuses et subjectives. Si l'émotion enveloppante à la lecture d'un poème ou face à un paysage parle en nous d'une « voix sourde, qui n'est pas celle de tous les jours, qui est plus embarrassée, plus hésitante et néanmoins plus forte »⁹, elle s'efface peu à peu dans l'empreinte vive et éphémère qu'elle laisse, où le jugement se trouve provisoirement suspendu. Le recours à la pensée de Thoreau et ses enracinements dans la vie quotidienne se dresse contre une *pose poétique* qui consisterait à s'intercaler entre les choses et leurs significations ; laissant ainsi un vide conceptuel, un espace intermédiaire où l'existence serait laissée à elle-même sans que finalement, nous ne puissions en dire davantage. Car à l'encontre de ce « laisser-être » sur lequel la réflexion semble n'avoir aucune prise réellement féconde, les écrits autobiographiques de Thoreau installent la poésie comme

⁸. *Ibid.*, p. 115.

⁹. Philippe Jaccottet, *La Promenade sous les arbres*, Paris, La Bibliothèque des arts, 1996, p. 96.

manière de vivre. Cette attitude originale qui trouve sa forme la plus aboutie dans *Walden* et sa filiation dans la philosophie amérindienne, va engendrer plusieurs conséquences majeures pour circonscrire un état poétique de l'expérience et en premier lieu, une analyse septique de la causalité.

Car si de tels entrelacs poétiques adviennent, comment pourrions-nous les rattacher à la pensée commune qui veut soumettre toute impression à un protocole expérimental, et ce afin d'en extraire le lien causal ? Autrement dit, il s'agirait-là d'une entreprise destructrice et impersonnelle qui vise à dépouiller l'affect de ses sources ; en termes cliniques à dissocier le contenu manifeste de la sensation de son contenu latent. Suivant la tentative d'isoler le sentiment induit que les *choses sont ce qu'elles sont, pour elles-mêmes et en elles-mêmes*, et cela lorsque nous sommes pris dans l'étau de la contemplation, la réponse au *comment* de cette opération est impossible à formuler pour la pensée kantienne :

On peut ajouter à cela que la représentation de quelque chose de permanent dans l'existence n'est point identique à la représentation permanente ; car la représentation peut être très inconstante et très variable comme toutes nos représentations [...] une chose extérieure et dont l'existence est nécessairement comprise dans la détermination de la mienne propre, et ne forme avec elle qu'une seule expérience qui n'aurait pas même lieu intérieurement [...] Le comment ? Il n'est pas plus explicable que le comment nous pensons dans le temps en général l'immuable¹⁰

L'analyse de Kant qui s'attache à la capacité de l'homme à se saisir de l'aspect immanent de toutes choses, rencontre une disposition poétique idéale dans le retrait à soi-même ; et cela pour s'affranchir des déterminations de

¹⁰. Emmanuel Kant, *La Critique de la raison pure*, Paris, Librairie de Ladrance, 1835, p. 320.

l'objet et exister au contact *direct* du monde. Si la connaissance qui germe de l'expérience poétique s'approche d'une *intrusion brutale dans le réel*, elle n'est pas en mesure toutefois de nous abstraire totalement dans la saisie de la *chose pour elle-même*. C'est incontestablement une pensée extrême qui trouve refuge dans un absolu. Quand bien même celle-ci serait renvoyée en miroir à un sentiment d'existence amplifiée, qui s'étendrait aux ramifications de notre sensibilité, elle se heurterait à la même impossibilité. Telle la notion de *Dasein* chez Heidegger (traduite par « réalité-humaine », elle pose en continuité l'homme avec son appréhension de l'être dans sa totalité) qui tend à se réaliser pleinement dans la mort¹¹. Car c'est dans la mort, dans cet état d'immanence à soi-même, que l'individu rompt ses relations avec d'autres êtres-là. Le *Dasein* est alors renvoyé à sa possibilité « absolument propre et inconditionnelle [...] en même temps la plus extrême »¹².

Suivant l'impact que l'expérience poétique provoque en nous, celle-ci est décrite de telle façon qu'elle appartiendrait simultanément à ces deux pôles : s'agissant à la fois de l'accès *direct* à la chose, court-circuitant ainsi le filtre de la signification et du langage, elle participerait aussi du sentiment amplifié de notre existence propre, de notre « être-au-monde ». En effet, c'est dans cette contradiction apparente que Philippe Jaccottet formule ce qu'il pense entrevoir de l'expérience poétique :

Je ne vis guère que mon sentiment d'avoir vécu,
certains jours, mieux, c'est-à-dire plus pleinement, plus
intensément, plus réellement que d'autres ; et je
découvris peu à peu que ces jours, ou ces instants,
chez moi, étaient liés [...] à la poésie¹³

¹¹. « Avec la mort, la réalité-humaine est elle-même immanente à soi-même dans son pouvoir-être *le plus propre* » in Martin Heidegger, *Qu'est-ce que la métaphysique ?*, Paris, Gallimard, Paris, 1951, p. 140.

¹². *Ibid.*

¹³. Philippe Jaccottet, *Op. cit.*, p. 14-5.

L'auteur poursuit :

Il y avait dans cette expression quelque chose qui la rendait plus particulièrement apte à s'appliquer aux couches profondes de notre vie, sinon à adhérer au centre même du réel¹⁴

L'analyse du sentiment poétique se dresse face à un véritable défi qui la place devant une *double impossibilité*, comme si cette disposition à exister pleinement précipitait toute saisie par la pensée dans l'insuffisance du langage. En effet, que ce sentiment soit pris dans un raisonnement qui cherche à en établir le *comment* ou qu'il soit décrit en des termes indépassables (tels que la mort ou le réel), la pensée produit en dernier lieu une redondance, autrement dit, elle se transforme en une pensée **tautologique** : on parlera par exemple, de « présence redoublée », de « réenchantement », de « l'expérience de l'expérience »... D'une certaine manière, on peut dire alors que la poésie répond au sentiment poétique.

Cette reformulation permanente et rigoureuse d'une image ou d'un sentiment n'est pas sans rappeler la fonction première que l'on attribuait à la poésie dans l'antiquité grecque, s'agissant de sa relation à la mémoire¹⁵. Dans la Grèce archaïque, il faut bien comprendre que l'importance accordée à la mémoire dans l'expression poétique ne visait pas seulement à l'enracinement de faits historiques ou mythiques, mais plus encore à investir la parole chantée d'une **efficacité magique** :

¹⁴. *Ibid.*

¹⁵. « Le statut religieux de la mémoire, son culte dans les milieux d'aèdes, son importance dans la pensée poétique ne peuvent se comprendre si l'on néglige que, du XIIe au IXe siècle, la civilisation grecque fut fondée non sur l'écriture mais sur les traditions orales » in Marcel Detienne, *Les Maîtres de Vérité dans la Grèce archaïque*, Paris, Livre de poche, 2006, p. 65.

Par sa mémoire, le poète accède directement, dans une vision personnelle, aux événements qu'il évoque ; il a le privilège d'entrer en contact avec l'autre monde¹⁶

Ainsi, la mémoire divinisée chez les Grecs se présente de manière radicalement différente de la conception moderne que l'on en a, à savoir une reconstitution chronologique des faits du passé. *L'Iliade* et *L'Odyssée* qui sont l'aboutissement de la poésie orale grecque, soutiennent la puissance de la parole chantée qui « institue par sa vertu propre un monde symbolico-religieux qui est le réel même »¹⁷. Le fait que nous soyons amenés, dans le langage, à reformuler inlassablement le sentiment poétique, peut-il tenir de cette fonction archaïque de la mémoire qui confère au verbe son efficacité symbolique ? N'y a-t-il pas dans ces répétitions, la volonté de provoquer à nouveau l'avènement de l'expérience poétique ? Notre mémoire ne devient-elle pas alors réminiscence ? Cette remarque se combine à une technique employée dans le monde ancien où la répétition dans un poème cherche à obtenir un effet incantatoire, lequel comporte un caractère magique. Une étude du Poème de Parménide – dans lequel il ne cesse de se répéter – pourrait suggérer une maladresse, une forme de naïveté de la part de son auteur, alors que la répétition est pour lui « une manière de créer le voyage, de produire l'état qui le rend possible »¹⁸. Car en répétant un mot plusieurs fois, le poète se persuade à la fois violemment du sens qu'il renferme et le fait advenir en même temps dans sa forme brute, c'est-à-dire dans sa sonorité. L'univers sonore enveloppe alors la pensée et charge la scène ainsi décrite et chantée d'une puissance d'évocation. Au vu de l'héritage de la pensée antique, ce qui serait à considérer de prime abord comme une faute d'expression, une redondance du

¹⁶. *Ibid.*, p. 67.

¹⁷. *Ibid.*

¹⁸. Peter Kingsley, *Dans les antres de la sagesse*, Paris, Les belles lettres, p. 116.

concept de l' « être » ou celui de l' « existence », relèverait d'une aspiration plus ou moins consciente visant à reproduire l'état qui rend possible l'expérience poétique. Combien de fois n'a-t-on pas cherché à se rendormir afin de poursuivre un rêve à jamais perdu et inachevé ? Tel le monde du rêve se dissipant au réveil, on tente d'en saisir avec anxiété les dernières effluves ; comme ces mots redoublés renfermant la promesse d'un état poétique de l'existence.

Sans parvenir toutefois à dessiner avec exactitude les contours d'un sentiment poétique, celui-ci s'enracine pourtant dans l'expérience. La formule qu'emploie Emerson résume le conflit intérieur qui s'empare de l'homme lorsqu'il est projeté dans les méandres de la contemplation :

Debout sur le sol nu, la tête baignée par l'air joyeux
[...] Je deviens une pupille transparente ; je ne suis rien, je vois tout ; les courants de l'Être universel circulent à travers moi¹⁹

La corporéité de l'individu se dissout totalement dans la sensation pure, il est traversé par la beauté du monde extérieur. Dès lors, la substance du sentiment poétique *confondue* à son accession à la pensée, se détache peu à peu de l'immédiateté du souffle et délivre un enseignement. Tel est le ressort ultime d'un état poétique de l'expérience, celui de vivre selon une intuition fondamentale impliquant une conduite, une discipline. Ainsi, faire le choix de la poésie comme **manière de vivre** affecte non seulement une porosité d'esprit, une sympathie à l'égard de la nature, mais irradie fatalement nos actes et notre comportement. Car même si la transfiguration que l'élan poétique fait subir aux objets matériels semble dotée d'une aura exceptionnelle, elle ne transcende pas pour autant la valeur : elle agit exactement à l'opposé en

¹⁹. Ralph Waldo Emerson, *Op. cit.*, p. 14.

étalonnant la valeur de la vie. Il apparaît alors que ce lien entre l'esprit et la matière n'est pas le fruit de notre imagination, mais qu'en lui repose l'intuition que tous les hommes peuvent le connaître. Quand à l'appui de la réflexion nous prenons le temps d'examiner ce sentiment avec soin, le sage, lui, se demande si à tout autre moment il n'est pas aveugle et sourd :

De telles choses peuvent-elles exister
Et nous accabler comme un nuage d'été
Sans nous frapper du plus grand étonnement ?²⁰

Qu'une chose vienne à nous frapper d'étonnement alors qu'elle ne comporte aucun trait remarquable (de part sa rareté ou son aspect extraordinaire) interroge notre disposition à percevoir l'environnement familier et quotidien qui nous entoure. Lorsque Descartes considère l'*admiration* (l'étonnement) dans une « subite surprise de l'âme », il accorde un statut très particulier à cette passion dans le sens où aucun changement physiologique significatif ne l'accompagne – tel que l'accélération du rythme cardiaque. Selon lui, la raison est contenue dans le fait que « n'ayant pas le bien ni le mal pour objet, mais seulement la connaissance de la chose qu'on admire, cette passion n'a point de rapport avec le cœur et le sang [...] mais seulement avec le cerveau, où sont les organes des sens »²¹. Cette sensation ouvre un espace dans lequel l'homme semblerait transiter seulement, il ne peut s'y tenir durablement. Le sentiment poétique conduit à une soudaine lucidité, un étonnement de l'être sur lui-même au contact des choses extérieures. D'une certaine façon, nous serions amenés à partager l'immanence du monde : dispensé de la volonté humaine, ce dernier agit comme un point fixe, « son ordre serein nous demeure inviolable »²².

²⁰. *Ibid.* p. 41.

²¹. René Descartes, *Les passions de l'âme*, Paris, Flammarion, 1998, art. 70 et 71.

²². Ralph Waldo Emerson, *Op. cit.*, p. 77.

Cependant, tout en nous éprouvant comme faisant *partie* de la nature, cet ancrage poétique de l'existence nous installe dans la différence, car vivre consiste à être jeté dans la différence. Mais à mesure que nous accentuons cette séparation en exigeant de la nature qu'elle se conforme à notre doctrine, le « contraste entre nous et notre demeure se fait plus évident »²³. Sans toutefois nous abandonner entièrement au pouvoir suspensif de l'étonnement, une sorte de réveil doit alors briser ce stade d'équilibre en nous ramenant à un niveau relatif de conscience. C'est dans la prise en compte de la différence, aussi ténue soit-elle, que le Bouddhisme Zen place l'expérience du *satori* – qui n'est ni un état de dissociation, ni de transe :

C'est un niveau qui se situe à la frontière du conscient et de l'inconscient. Ce niveau atteint, la marée de l'inconscient envahit la conscience ordinaire. C'est l'instant où l'esprit fini se réalise enraciné dans l'infini²⁴

Il s'agit-là d'une philosophie en creux qui n'est pas cet « instinct tyrannique lui-même, la volonté de puissance sous sa forme la plus spirituelle, l'ambition de "créer le monde", d'instituer la cause première »²⁵, mais à l'inverse elle-ci s'applique à détacher chaque objet de toute relation personnelle et à l'envisager dans sa suffisance à lui-même. Il n'est pas étonnant que l'on retrouve chez Thoreau une profonde affinité pour la philosophie indienne²⁶, cet état d'esprit où toutes les activités mentales travaillent sur un autre mode plus joyeux et plus apaisant. Dans la

²³. *Ibid.*

²⁴. Daisetz Teitaro Suzuki, *Bouddhisme Zen et psychanalyse*, Paris, PUF, 2009, p. 53.

²⁵. Friedrich Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, Paris, Gallimard, 2007, p. 27-8.

²⁶. « Il était séant que je vécusse de riz, principalement, moi qui tant aimais la philosophie de l'Inde » in Henry David Thoreau, *Op. cit.*, p. 61.

perspective du Bouddhisme Zen, la tonalité de la vie sera transformée car il y a dans la possession du Zen un « pouvoir de rajeunissement »²⁷ dont semble hériter la pensée de Thoreau. L'état poétique de l'expérience se mesure et se comprend à la lumière de cette intuition fondamentale, lorsque je me projette isolé au contact du monde libérant ainsi l'objet des déformations causées par ma crainte, mon avidité, mon empressement à le soumettre à ma volonté. Aucune illumination ne peut résoudre l'ultime problème posé par l'existence, celui de la vie et de la mort, et c'est dans l'intuition qui accompagne le sentiment poétique que nous puisons la force de nous engager dans cette voie indépassable pour l'intellect. Elle exprime la suffisance du monde laissé à lui-même et nous invite à l'éprouver intensément, cette pénétration requiert l'effort de notre être tout entier et ne peut faire l'économie d'un mode de vie :

Je gagnai les bois parce que je voulais vivre suivant
mûre réflexion, n'affronter que les actes essentiels de
la vie, et voir si je ne pourrais apprendre ce qu'elle
avait à enseigner, non pas, quand je viendrais à
mourir, découvrir que je n'avais pas vécu²⁸

La mort se dresse alors devant Thoreau non plus comme une angoisse insurmontable, mais simplement comme un fait de l'existence. Son engagement, sa conduite, sont un acte de résistance²⁹ porté par la conviction que l'homme doit d'abord trouver une assise, un ancrage solide dans le réel. Ainsi, ce qui s'offre à nous comme étant successivement vie et mort ne peut entamer les fondations de notre être : « Vie ou mort, ce que nous

²⁷. Erich Fromm, *Bouddhisme Zen et psychanalyse*, Paris, PUF, 2009, p. 129.

²⁸. Henry David Thoreau, *Op. cit.*, p. 90.

²⁹. « Ne nous laissons pas renverser et engloutir dans ce terrible rapide, ce gouffre, qu'on appelle un dîner, situé dans les bancs de sable méridiens. Résistez à ce danger et vous voilà sauf » in *Ibid.* p. 96.

demandons, c'est la réalité »³⁰. Il n'est certainement pas de plus forte affirmation poétique que celle de Thoreau³¹ lorsque se confrontant au monde, celui de la nature sauvage, il accueille la permanence des choses qui précèdent et succéderont à son existence dans sa vulnérabilité, qu'il tient alors comme l'authentique réalisation de soi. Cette acceptation pleine et entière fait écho aux mots de Rinzi Gigen : « Aussi loin que je regarde, il n'y a rien que je veuille rejeter »³² et agit à la manière d'une libération. À strictement parler, nous ne nous libérons jamais complètement de la menace que la mort constitue car lorsque celle-ci advient, cela signifie l'anéantissement de notre être. Même installés dans une posture résolue à tout, sans illusion aucune, nous continuons d'exister dans des possibilités dispersées, ce que résume Heidegger :

La perte de tout espoir, par exemple, n'arrache pas la réalité-humaine à ses possibilités, elle est simplement une manière d'être spéciale envers ces mêmes possibilités³³

Autrement dit, notre être est toujours déterminé par une *anticipation de soi-même*. La posture poétique qui consisterait à exister au contact direct du monde aurait un effet comparable à celui engendré par la mort, en ce sens que plus aucune possibilité ne s'offrirait à nous. En effet, une telle immanence à soi-même abolirait nécessairement la différence et deviendrait ainsi « ce qui ne-réalise-plus de présence-réelle »³⁴, comme exposé en quelque sorte au regard gorgonéen. La réalité-humaine ne peut s'exprimer

³⁰. *Ibid.*, p. 97.

³¹. « Si vous vous tenez debout devant le fait, l'affrontant face à face, vous verrez le soleil luire sur ses deux surfaces à l'instar d'un cimetière, et sentirez son doux tranchant vous diviser à travers le cœur et la moelle, sur quoi conclurez heureusement à votre mortelle carrière », *Ibid.*

³². Daisetz Teitaro Suzuki, *Op. cit.*, p. 41.

³³. Martin Heidegger, *Op. cit.*, p. 116.

³⁴. *Ibid.*

autrement que dans son caractère *inachevé* et *incomplet*, c'est-à-dire dans une existence différée avec soi-même et le monde. Cette totalité qui lui fait défaut, si elle l'acquiert, devient pour elle la perte pure et simple de l'être-dans-le-monde. Alors qu'une saisie *totale* de la réalité-humaine semble clairement impossible, l'acception authentique de la mort n'accomplit pas de posture présomptueuse ou fataliste mais tend au contraire à considérer l'existence dans son devenir. Car même si la mort s'appréhende seulement à l'instant où elle advient, nous pouvons sentir qu'elle n'est pas une composante séparée de la vie mais qu'elle participe de l'existence elle-même, dans le sursis permanent qu'elle accorde. Ce qu'illustre parfaitement le propos d'Heidegger lorsqu'il évoque le fruit renfermant ses différents états de maturité :

Le Pas-encore est déjà inclus dans son être propre, et cela nullement comme une détermination quelconque, mais comme un élément constitutif³⁵

à noter que l'on rencontre chez Charles de Bovelles une étonnante proximité dans son « *Livre du néant* » publié en 1511, lorsqu'il écrit :

Tout ce qui chaque jour vient à maturité dans la suite des générations était dès le commencement ébauché et caché dans l'ombre de la matière³⁶

Dès l'instant où la mort n'est plus perçue comme une surdétermination de l'existence, un changement radical accompagne la conduite de la vie. Le caractère inconditionnel de la mort renvoie à un esseulement absolu de soi-même qu'il nous faut affronter. C'est à l'aune de cette possibilité la plus extrême et en même temps *totale*, où la réalité-humaine se renonce à elle-même dans la mort, que nous comprenons enfin que l'existence

³⁵. *Ibid.*, p.129.

³⁶. Charles De Bovelles, *Le livre du néant*, Paris, Vrin, 2014, p. 54.

est illimitée, que nous ne faisons plus face à des possibilités disséminées au hasard mais que nous pouvons les soumettre à un choix et à une compréhension authentiques. La mort acquiert un pouvoir vivifiant confirmant ainsi que l'existence pleine et entière n'est jamais atteinte, et que celle-ci se construit perpétuellement dans l'inachèvement et l'ouvert :

La réalité-humaine, par l'élan de son anticipation, se préserve de retomber en arrière de soi-même³⁷

Dans la mort, une autre ressemblance se fait jour avec le sentiment poétique, à savoir qu'il est impossible de suppléer quelqu'un dans l'acte de finir ou dans celui de ressentir. Encore une fois, c'est là un acte qui isole autant qu'il renforce le fait que la mort ou le ressenti sont essentiellement et toujours miens. C'est dans cette lucidité où la mort nous revendique en tant qu'individu esseulé, que Thoreau accueille le décès de son frère John :

Mais la mort n'en est pas moins belle quand on la voit comme une loi et non comme un accident - Elle est aussi ordinaire que la vie [...] de quelle proportion de cette vie si sereine et vivante peut-on dire qu'elle est vraiment en vie ?³⁸

La manière dont Thoreau comprend la mort – dans un rapprochement significatif avec la pensée d'Heidegger – s'associe inévitablement à son mode d'être, lorsqu'il décide de vivre retiré dans les bois aux abords de l'étang de Walden. Libre pour sa propre mort, Thoreau réalise son existence dans « l'authenticité ». Ainsi, il ne craint plus que ses décisions se fragmentent ou se dispersent parmi les nombreuses possibilités qui s'offrent à lui, car son existence orientée vers sa fin est unifiée, récapitulée. Ce cheminement de pensée qui le conduit à

³⁷. Martin Heidegger, *Op. cit.*, p 129.

³⁸. Henry David Thoreau, *Correspondance*, Paris, Éditions du Sandre, 2009, p. 45.

s'éveiller à une lucidité solaire, s'articule dans son projet d'acquérir une ferme, à cette époque de la vie où « nous avons coutume de regarder tout endroit comme le site possible d'une maison »³⁹. Lorsque Thoreau s'approche au plus près de cette possession effective, le propriétaire revient sur sa décision et souhaite racheter son bien. Le fermier offrant dix dollars pour se dégager de sa parole, s'enferme en réalité dans le carcan de la propriété⁴⁰ lorsque par cet acte, Thoreau, lui, jouit de la liberté :

Je découvris par là que j'avais été riche sans nul dommage pour ma pauvreté. Mais je conversai avec le paysage, et depuis ai annuellement emporté sans brouette ce qu'il rapportait⁴¹

Alors que l'homme trahit sa faiblesse en cherchant en dehors de lui-même et partout ailleurs ce qui lui fait défaut, il devient fort et capable de l'emporter quand il regarde vers sa fin. Notre besoin de consolation éprouve sans cesse notre manque de confiance en soi, notre demeure s'écroule lorsque nous venons à mourir sans être parvenus à raccrocher la substance de la vie. La mort comme fin dernière de toute possibilité expose l'existence à sa *plus grande indétermination* et il nous faut tenter de vivre, car aucune connaissance véritable ne précède l'expérience :

Ce qu'il me fallait, c'était vivre abondamment, sucer toute la moelle de la vie, vivre assez résolument, assez en Spartiate, pour mettre en déroute tout ce qui n'était pas la vie⁴²

³⁹. Henry David Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois*, Paris, Gallimard, 2008, p. 81.

⁴⁰. « Mais l'homme cultivé qui éprouve un respect tout neuf pour sa nature a bientôt honte de sa propriété » in Ralph Waldo Emerson, *La Confiance en soi*, Paris, Payot, 2000, p. 125

⁴¹. Henry David Thoreau, *Op. cit.*, p. 82.

⁴². *Ibid.*, p. 90.

Consciemment et délibérément, Thoreau voyage dans la direction de sa propre mort et puise dans son isolement au contact de la nature sauvage, un enseignement en tout point identique à celui issu de la pratique de l'incubation⁴³ dans la Grèce antique : *mourir avant de mourir*.

Thoreau emporta quelques livres dans sa cabane, pour la plupart des livres faciles de voyage dont la lecture entrecoupait le travail de la terre. Cependant, un ouvrage qu'il savait difficile à lire du fait de l'incessant labeur de ses mains, resta posé sur sa table :

J'ai gardé l'Iliade d'Homère sur ma table tout l'été, quoique je l'ai feuilletée seulement de temps à autre [...] Toutefois je me soutenais par la perspective de telle lecture dans l'avenir⁴⁴

Bien qu'il fût incapable depuis sa retraite dans les bois de se consacrer à l'étude de ce texte ancien, le simple contact avec *Illiade* – qu'il emporta avec lui telle une relique – assurait d'une certaine manière le passage vers un état nouveau :

lorsque le golfe est franchi, lorsqu'on s'élançe vers le but [...] l'âme devient (et) cela dégrade à jamais le passé, transforme toutes les richesses en pauvreté⁴⁵

L'Illiade et *l'Odysée* d'Homère renferment le condensé de la poésie orale dans la Grèce antique et dressent de véritables catalogues dans lesquels le pouvoir de se remémorer se double d'un effet incantatoire, où le

⁴³. « Incuber, c'est être étendu quelque part de tout son long [...] Là, ils s'étendaient par terre dans un espace clos. C'était souvent une grotte. Ou bien ils s'endormaient et avaient un rêve, ou bien ils entraient dans un état, ni sommeil ni veille, et ils pouvaient avoir une vision. Parfois, le rêve ou la vision les mettaient en présence du dieu, de la déesse » in Peter Kingsley, *Op. cit.*, p. 54.

⁴⁴. Henry David Thoreau, *Op. cit.*, p. 100.

⁴⁵. Ralph Waldo Emerson, *Op. cit.*, p. 108.

poète soude la réalité à un monde symbolique et religieux. Thoreau savait la portée magique de *Illiade* contenue dans sa puissance de transfiguration, capable de façonner le réel dans l'aura d'actes mythiques et héroïques. Cette force de conversion s'exerce et s'étend chez Thoreau en profondeur, jusqu'à submerger son mode de vie qui côtoie les objets les plus modestes d'un quotidien dépouillé. C'est ainsi que le pouvoir de *Illiade* se transfère de proche en proche et rayonne dans une pensée qui enveloppe le monde à son contact :

En ce temps où mes mains étaient fort occupées je ne lus guère, mais les moindres bouts de papier traînant par terre, ma poignée ou ma nappe, me procuraient tout autant de plaisir, en fait remplissaient le même but que *Illiade*⁴⁶

Les choses manifestes, qui possèdent une corporéité, peuvent susciter le sentiment d'exister en dehors de nous, et cela parce que nous les imaginons comme permanentes. Bien que nous soyons à jamais séparés du monde extérieur, que ce dernier soit entièrement replié dans son immanence la plus *propre* et la plus *absolue*, nous nous méprenons en transformant l'impression sensorielle que nous en avons en quelque chose de permanent, existant en dehors de nous. Ces sensations à chaque fois différentes et renouvelées, et ce pour un *même* objet, ne témoignent d'aucune permanence, d'aucun état concret et objectif des choses autour de nous. Dans son exploration du monde magique, Ernesto de Martino ne cherche pas à éluder le problème des pouvoirs magiques quand ceux-ci sont le plus souvent « négligés et camouflés avec une paresse mentale si étrangement tenace qu'elle constitue elle-même un problème »⁴⁷. Parce que la science expérimentale de la nature s'est constituée dans un idéal épuré des projections

⁴⁶. Henry David Thoreau, *Op. cit.*, p. 46.

⁴⁷. Ernesto De Martino, *Le monde magique*, Paris, Les Empêcheurs de Penser en Rond, 1999, p. 13.

humaines, elle est en mesure de traiter uniquement des phénomènes donnés. Mais la sympathie qu'entretient un état poétique de l'expérience avec tout ce qu'il touche – à l'appui d'une conviction, d'un objet rituel dont la *force* circonscrit un *milieu* privilégié – se caractérise par le fait de se trouver « encore immédiatement inclus(e) dans la sphère de la décision humaine »⁴⁸. Telle la puissance de *Illiade* désignant le monde issu de la projection du poète non seulement dans la pure croyance, mais bien dans la **réalité**. C'est ainsi que la capacité de Thoreau à façonner le réel dans un élan poétique emporte la catégorie du jugement elle-même, et pas uniquement le sujet du jugement. Thoreau convoque la réalité dans une appréhension vive, dressée par un esprit neuf qui suscite dans sa vie éthique et imaginative des effets concrets :

lorsque j'étais assis porte et fenêtre ouvertes, me causait tout autant d'émotion que l'eût pu faire nulle trompette qui jamais chanta la renommée. C'était le requiem d'Homère : lui-même une Iliade et Odyssée dans l'air [...] Il y avait là quelque chose de cosmique : un avis constant jusqu'à plus ample informé, de l'éternelle vigueur et fertilité du monde⁴⁹

C'est dans une note absolument épique, dans laquelle Thoreau rappelle qu'Alexandre portait précieusement *Illiade* avec lui au cours de ses expéditions, qu'il postule d'un flux continu entre les êtres. Le mot poétique existe non plus uniquement sous la forme d'une *résistance* qui orienterait la pensée vers un chemin inhabituel et incertain, mais il éclot alors dans une identité entre le *sens* et la *force* ou pour le dire autrement, dans l'efficacité concrète des signes ou des images, c'est-à-dire dans un pouvoir symbolique :

Un mot écrit est la plus choisie des reliques [...] Il peut se traduire en toutes langues, et non seulement se lire

⁴⁸. *Ibid.*, p. 67.

⁴⁹. Henry David Thoreau, *Op. cit.*, p. 88.

mais s'exhaler en réalité de toutes les lèvres humaines ;
- non seulement se représenter sur la toile ou dans le
marbre, mais se tailler à même le souffle, oui, de la
vie⁵⁰

Clément Bodet

⁵⁰. *Ibid.*, p. 102.